

Congrès AFSP Toulouse 2007

Atelier 5

« Les anciens combattants dans les transitions de guerre à la paix »

TANNER Samuel (Centre International de Criminologie Comparée – Université de Montréal)
samuel.tanner@umontreal.ca

Institutionnalisation de réseaux d'exécuteurs: analyse sémiologique et interactionniste de la trajectoire de miliciens serbes durant et après les guerres d'ex-Yougoslavie.

Introduction

Une milice s'envisage comme un groupe armé dont les membres proviennent essentiellement de la société civile et sont recrutés par, ou rejoignent volontairement une collectivité—ethnique, nationale, religieuse, criminelle—pour défendre et promouvoir ses intérêts. Qu'il soit sélectif ou non, l'usage de la force constitue un moyen quasi systématique employé par le groupe. Parmi l'univers des miliciens, nous nous intéressons plus précisément à un type que nous nommons les « bandes armées », ou groupes d'exécuteurs constituant une interface entre une *criminalité politique*—dont l'origine est liée à un projet criminel gouvernemental—et une *criminalité de droit commun*—de nature privée ou non-étatique et a priori indépendante d'un pouvoir central¹. Parmi les projets criminels politiques figurent notamment l'élimination d'une population d'un territoire en vertu de son appartenance ethnique, religieuse, nationale ou raciale, tel que le génocide ou le crime contre l'humanité. La criminalité de droit commun, quant à elle, est a-politique et la recherche du profit constitue le paradigme par lequel elle est (trop) généralement envisagée dans le domaine de la criminologie. Dans le contexte des conflits armés qui ont ravagé le territoire de l'ex-Yougoslavie durant les années 90, ces deux types de criminalités s'articulent et corrént avec la formation de réseaux d'exécuteurs qui, si l'on se fie à une enquête de terrain menée par l'auteur durant les mois de janvier à mars 2006, ainsi que novembre-décembre 2006, tendent à persister indépendamment du contexte de guerre. Quels sont les logiques par lesquelles ces réseaux se pérennisent? Quelles activités mènent-ils et quelles stratégies les membres de ces réseaux adoptent-ils? Mais aussi, quel est l'impact que ces réseaux d'anciens membres de bandes armées ont dans un contexte national politique et social encore fragiles d'une Serbie aux prises avec un travail de mémoire collective et d'écriture de son passé?

Les bandes armées dans la violence de guerre

¹ Il s'agit bien évidemment de types-idéaux.

Profits, griefs, métarécits et ressources économiques et sociales

À de rares exceptions près (Zahar, 1999; Campbell & Brenner, 2000; Sulka, 2000; Francis, 2005; Weinstein, 2007), la problématique de la participation des milices dans les conflits armés est essentiellement collatérale à la question plus globale des causes, ou dynamiques, de la violence dans le contexte de guerre. Qu’il s’agisse des logiques de la violence dans la guerre civile (Kalyvas, 2006), des violences ethniques (Horowitz, 2002) ou encore de la violence caractérisant les massacres de masse (Sémelin, 2005), les causes de l’implication de miliciens dans la violence se subsument à l’étiologie des conflits armés. Autrement dit, leur participation est attribuée à des causes ethniques, de cupidité ou de volonté de contrôle d’un territoire. Par exemple, Collier et Hoeffler prétendent que les guerres civiles actuelles résultent avant tout d’une dynamique de *cupidité* ou de *griefs*. Ainsi, les guerres ou rébellions contemporaines résulteraient du passage à l’acte d’un calcul coût-bénéfice de la part de bandits, prédateurs ou pirates dans un but de maximisation systématique de leurs profits personnels (Collier & Hoeffler, 2001). Dans cet esprit, John Mueller prétend que les conflits contemporains sont avant tout le résultat de prédatons criminelles.

« La dynamique clé de la violence [...] ne résid[e] pas dans des haines explosives ou dans l’initiation de confrontations de voisins contre voisins, et encore moins dans un clash civilisationnel. Bien davantage, [cette violence] résid[e] dans une prédation ciblée de relativement petits groupes de malfrats et criminels recrutés et semi-coordonnés par des politiciens. L’identité, l’ethnicité, le nationalisme, la civilisation, la culture et la religion se sont révélés davantage être une excuse ou un prétexte à cette prédation que leur cause [...] » (Mueller, 2004: 95)²

La perspective de Mueller (2004) s’insère dans un courant d’approches micros, ou « par le bas ». En cela, elle a le mérite de se distinguer des perspectives théoriques encore dominante et qui envisagent la violence de guerre en terme d’implémentation ou de politiques—ethniques, religieuse, nationaliste—par une élite dont on présume qu’elle détient les pleins pouvoirs (Cigar, 1995; Denitch, 1996; Gow, 2003). En effet, tels que certains l’on montrés, l’articulation entre l’élite dirigeante et les acteurs locaux dans le contexte des guerres en ex-Yougoslavie est complexe où la violence ne résulte pas d’une implémentation d’un projet politique via une chaîne de commandement clairement établie (Caspersen, 2003; Gagnon, 2004). Mais l’approche de Mueller (2004) ne permet que partiellement de rendre compte des logiques d’implication et de participation de bandes armées dans la violence de guerre où toute violence ne résulte pas d’une cupidité et de recherche de profit.

À cet égard, Jeremy Weinstein a montré que dans le cas de l’émergence du mouvement de rébellion s’identifiant comme l’Armée de Résistance Nationale, en Ouganda, la cupidité seule n’explique pas la mobilisation et la participation de combattants dans la promotion des idéaux de Yoweri Museveni, bien au contraire (Weinstein, 2007). Dans son étude incontournable, l’auteur prétend que, contrairement à d’autres contextes, tel qu’au Pérou pour le Sentier Lumineux Huallaga, où le trafic de drogue a permis aux leaders du mouvement rebelle de maintenir leurs membres mobilisés; ou encore au Mozambique, où le RENAMO bénéficiait d’un soutien de la part du gouvernement de l’Afrique du sud, les incitatifs matériels étaient loin d’être attrayants pour les rebelles du

² Les traductions sont de l’auteur.

mouvement dirigé par Museveni. Ainsi, un point fort de l’étude de Weinstein révèle que si les ressources économiques qui caractérisent les circonstances dans lesquelles les rebelles se mobilisent doivent cependant être prises en compte, il est aussi crucial de considérer les ressources sociales. Celles-ci se définissent comme : « *les croyances partagées, les attentes ainsi que les normes qui peuvent exister (ou être mobilisées de l’intérieur) dans certains groupes ethniques, religieux ou idéologiques* » (Weinstein, 2007: 7). Dès lors, c’est un projet politique qui a galvanisé les rebelles et permis leur mobilisation initiale et ce n’est que par la suite que les ressources matérielles ont permis de maintenir le groupe. Mais aussi, l’auteur montre que la stratégie d’usage de la violence—sélective ou non—dépend du type de ressources initial. Les ressources sociales incluent généralement une formation ou du moins une période d’éducation à la cause promue par le groupe rebelle. Dès lors, des normes et scripts émergent qui permettent un minimum de contrôle sur les rebelles et la canalisation de leur action vers un but de nature politique ou idéologique. Mais surtout, la prise en compte des ressources sociales permet l’analyse de phénomènes endogènes aux milices, encore rarement étudiés. Aussi, et pour autant que l’on dispose de données, des phénomènes tels que l’évolution et l’organisation du groupe; les stratégies comportementales qu’il adopte; ou encore le développement d’*habitus* qui le caractérise—ensemble de phénomènes qui se développent pendant et après le conflit armé et au grès de la contingence—peuvent désormais faire l’objet de questions de recherches plus systématiques du fait que l’on dispose d’outils conceptuels performants.

Les réseaux d’exécuteurs et les mécanismes d’institutionnalisation

Un réseau se définit comme un ensemble d’acteurs interconnectés et qui forme une structure sous-jacente à l’origine de pratiques sociales³. Principe organisateur, le concept de réseau lie, dans notre cas, l’individu-exécuteur à la pratique de la violence de masse. Cette structure nécessite d’être indexée à la contingence et au développement des événements à la fois macros (politique, ruptures sociales, changement de configuration dans la gouvernance d’un pays) et micros (en lien avec les dynamiques de terrain). Dans un contexte menaçant (par exemple, dans le cas de la Serbie, où serait nommé un gouvernement serbe pro-européen favorable à l’extradition de criminels de guerre au tribunal Pénal International de La Haye), les réseaux d’exécuteurs développent des tactiques et normes de protection qui conditionnent et contraignent les stratégies de leurs membres. Dans ce contexte, la confiance devient un enjeu capital. Aussi, dans ce qui suit nous nous intéressons plus spécifiquement aux mécanismes de construction et pérennisation—*institutionnalisation*—de réseaux de confiance tels que définis par Charles Tilly comme :

« un ensemble de connexions interpersonnelles ramifiées, consistant essentiellement en des liens forts, et à l’intérieur desquelles les individus exposent et risquent des ressources et entreprises à long terme et de haute valeur à la malfeasance, l’erreur ou l’échec d’autrui » (Tilly, 2005: 12)

³ Nous partons du principe que l’utilisation du concept de réseau n’a de valeur que si l’on tient compte de l’activité qui le caractérise et des mécanismes par lesquels il perdure. Le réseau en tant que tel ne se préserve pas, c’est avant tout par l’action des individus qui le composent qu’il s’institutionnalise.

L’institutionnalisation se définit à son tour comme l’ensemble des mécanismes par lesquels des individus initialement épars en viennent peu à peu à constituer des milices ou bandes armées minimalement coordonnées. Elle réfère également aux logiques par lesquelles ces réseaux se maintiennent à travers le temps. Si l’amitié tient une place incontestable, l’enquête de terrain et l’analyse de la trajectoire et expérience de 4 anciens miliciens dans la violence de masse révèlent que le maintien d’une *attitude*, ou *habitus*, spécifique au groupe ainsi que les *interactions*—entre membres du groupe et avec leur environnement politique et social—contribuent aussi à sa pérennisation.

Institutionnalisation d’un réseau de 4 miliciens serbes : mythes, scripts et criminalité

Le matériel utilisé provient d’une enquête de terrain réalisée au cours d’une semaine, au mois de février 2006, passée auprès de 4 anciens exécutants serbes, dans une petite ville de Serbie occidentale, proche de la frontière avec la Bosnie-Herzégovine. Une autre partie du matériel a été collectée lors d’un second séjour qui s’est déroulé durant 6 semaines entre les mois de novembre et décembre 2006 auprès des mêmes miliciens. Ces individus n’ont pas été inquiétés par quelle que enquête policière ou judiciaire que ce soit et nous les nommerons Radislav, Ivan, Nenad et Janko. Le fait qu’il soit question exclusivement d’exécutants serbes tient strictement aux circonstances et hasard des rencontres qu’il a été possible de faire, bien plutôt qu’un processus d’échantillonnage. Radislav, Ivan et Nenad ont participé aux événements qualifiés de crimes contre l’humanité et crimes de guerre⁴ qui se sont produits en Croatie, dans les régions de Knin et Vukovar, plus spécifiquement durant les derniers mois de la guerre, jusqu’au déploiement de la FORPRONU, en février 1992⁵. Ivan, Nenad et Janko, quant à eux, ont participé aux exactions qui se sont déroulées en Bosnie-Herzégovine, dans les régions de Bijeljina, Zvornik et Visegrad, à partir du mois d’avril 1992 et dans les semaines qui ont suivi. Nenad et Janko ont également participé à des massacres qui se sont produits sur d’autres théâtres en Bosnie-Herzégovine, dont notamment Sarajevo et Illidza pour Nenad,⁶ mais aussi à Srebrenica avant et durant le génocide, durant les mois de juillet 1995 pour Janko et Nenad⁷. En plus de la réalisation de nombreuses entrevues, cette immersion d’une semaine dans la sphère et le milieu de ces 4 participants et leur entourage a aussi permis la collecte d’un matériel abondant en la qualité d’observations de terrain sur leurs coutumes, ou *habitus*, et univers symbolique (rîtes, séances dans les bars, activité religieuse, petit commerce). Enfin, à ce matériel s’ajoutent des documents

⁴ *Le Procureur du Tribunal Vs. Milan Martić*, Affaire N° IT-95-11, Tribunal Pénal International pour l’ex-Yougoslavie; *Le Procureur Vs. Vojislav Seselj*, Affaire N° IT-03-67, Tribunal Pénal International pour l’ex-Yougoslavie. Selon l’acte d’accusation de Milan Martić, la totalité des populations non-serbes aurait été massacrée et nettoyée de ces régions.

⁵ Résolution 743 du Conseil de Sécurité des Nations Unies établissant la Force de Protection des Nations Unies, déployée en Croatie sur la base du Plan Vance, le 21 février 1992.

⁶ Il s’agit des crimes contre l’humanité commis dans cette région entre juillet et décembre 1992, tels que mentionnés au chef 3 de l’acte d’accusation de Momcilo Krajisnik et Biljana Plavsic : *Le Procureur Vs. Momcilo Krajisnik et Biljana Plavsic*, Tribunal Pénal International pour l’ex-Yougoslavie, Affaire N° IT-00-39 & 40 PT.

⁷ Événements en grande partie documentés et qualifiés de génocide dans la décision rendue par le TPIY dans le jugement du colonel Krstić : *Le Procureur du Tribunal Pénal International pour l’ex-Yougoslavie Vs. Radislav Krstić*, Tribunal Pénal International pour l’ex-Yougoslavie, Affaire N° IT-98-33.

provenant du Tribunal Pénal International pour l’ex-Yougoslavie (TPIY)—retranscriptions d’audiences—et enfin des articles de presse. La nature et l’intérêt de ces documents seront spécifiés au fur et à mesure de leur utilisation.

Mécanisme de pérennisation du réseau : l’attitude ou habitus

Nous avons montré ailleurs (Tanner, 2007) que le profit n’explique qu’en partie les raisons pour lesquelles Radislav, Nenad, Ivan et Janko se sont impliqués dans la violence de masse. Les opportunités politiques et sociales tiennent aussi une place importante, notamment dans le *timing* et le déclenchement de leur participation. Pour être saisie, une opportunité requiert une *attitude*, ou *habitus*, de la part des individus et qui se définit comme un arrière-fond de significations diffuses et partagées par les membres d’un groupe. Enfin, le passage à l’acte nécessite un ensemble de *ressources parallèles* (matérielles, réseaux communautaires et criminels) sans lesquels toute action s’avère impossible. Ces trois dimensions auxquelles s’ajoute ce que nous avons nommé l’*espace* et qui fait référence aux conditions de terrain dans lesquelles se déroulent les violences de masse—brutalisation, ou manque de coopération de la part de la population locale—forment la thèse de la *préméditation émergente* qui pose la problématique de la participation de bandes armées dans la violence de masse en termes de séquences. La violence en tant que telle n’étant « que » la résultante d’un ensemble de mécanismes qui nécessitent d’être mis à jour (Tanner, 2007). Or il s’avère que l’*habitus* et les ressources alternatives générées par les *interactions* de ces individus entre eux et avec leur milieu contribuent aussi à l’explication des logiques de pérennisation du réseau sur lequel nous souhaitons revenir plus systématiquement dans le cadre de cette communication.

Un paradoxe frappe dès lors que l’on analyse les propos et l’expérience de Radislav, Nenad, Ivan et Janko. Il s’agit d’un décalage entre, d’une part, un discours systématiquement référant à l’idée d’une *guerre mythique* qu’ils auraient menées et qui, d’autre part, jure avec les traces tangibles, ou traumatismes (stress, angoisses, changement d’habitudes de vie) laissées par l’expérience d’un *carnage vécu*. C’est précisément dans l’explication de ce paradoxe qu’une clé capitale de compréhension de pérennisation du réseau de ces 4 individus réside. Dans la guerre mythique, ce ne sont pas les individus, mais les classes ou les nations qui luttent les unes contre les autres, galvanisées par un folklore, ou univers sémantique, qui désinhibe les combattants, et où l’on s’implique dans la guerre avec l’excitation de participer à quelque chose qui dépasse sa propre personne avec l’espoir d’entrer dans la légende des héros guerriers qui ont précédé et qui se sont battus pour la nation. La guerre mythique s’accompagne de l’idée qu’elle est le sésame vers un monde meilleur et un passage obligé vers un ordre nouveau tel qu’imaginé (ethniquement pure, judenrein, etc...). Enfin, la guerre mythique se caractérise généralement par l’idée réductrice que l’on s’implique convaincu de combattre le mal contre le bien (Le Shan, 2002). Par exemple, Radislav affirme que :

« Nous nous battions pour sauver notre terre, notre religion et notre culture. Ce territoire est chrétien et non musulman, ils n’ont rien à faire sur ces terres. Vous les Européens vous nous trouvez fous, mais vous ne vous rendez pas compte du danger de l’avancée de l’Islam. Nous avons agi au nom de la chrétienté. [...] Qu’aurais-tu fais toi dans notre cas ? Ces gens devaient être éliminés, c’était la guerre, on n’avait pas le choix ».

Ivan aussi, sur le même registre, prétend que :

« Je n’ai aucun scrupule dans ce que j’ai fait. Les gens nous dépeignent comme des tueurs excentriques mais ils ne connaissent même pas les raisons de notre geste. Nous sommes les premières lignes dans le combat et le choc des civilisations ».

Or ce discours jure avec les traces et traumatismes laissés par ce que nous nommons le *carnage vécu* qui s’oppose en tous points à la guerre mythique. Quelle que soit la justification ou l’explication des raisons qu’ils donnent à leur implication dans la violence de masse, il ressort à plusieurs moments de l’enquête de terrain que leur expérience en tant que témoins-acteurs en Croatie et en Bosnie-Herzégovine a laissé des traces psychiques indélébiles avec lesquelles il est souvent difficile à vivre. Par exemple, et lors d’une des nombreuses promenades nocturnes en la compagnie de Radislav, celui-ci révèle, suant et tremblotant, que :

« Tu sais, depuis que tu es ici je ne dors plus, je fais des rêves la nuit. [...] Mais il ne faut pas qu’on arrête, je crois qu’on est plusieurs à regretter ce qui s’est passé. On n’avait pas le choix, c’est vrai, c’était nos frères serbes qui se faisaient tuer en Croatie, en Bosnie et au Kosovo. [...] Mais quand même, ces vies qu’on a brisées, ces familles qu’on a détruites ».

Lors d’un autre épisode, alors que l’on assiste à un égorgement de cochons, Radislav, parlant des fermiers qui préparent la bête, ajoute :

C’est avec des gens comme ça que je travaillais quand j’étais en Croatie [...]. Je n’aime pas trop voir ça, cela me rappelle des choses difficiles ».

Radislav, Ivan et Nenad sont pleinement conscients que l’ordre nouveau pour lequel ils sont sensés s’être battus n’est pas, et que la participation aux violences de masse pour une cause n’avait absolument rien d’excitant, bien au contraire. L’Islam est bel et bien implanté et ils ne peuvent que vivre avec cela. Bref, l’investissement personnel n’a pas mené au nirvana mythique d’une Grande Serbie ethniquement pure. Qui plus est, la perte de la Krajina et les vagues de réfugiés serbes qui ont déferlé dans la région où habitent ces 4 individus, suite à l’opération « Éclair » menée par l’armée croate en 1995, alimentent davantage le trauma laissé par les guerres des années 90. Nous avons montré ailleurs qu’interpréter leur participation dans la violence en termes de haine ethnique ou d’un projet nationaliste est réducteur (Tanner, 2007). Or malgré tout, les références à un champ sémantique ultranationaliste continuent à ponctuer le discours de ces individus. Nous tâcherons de montrer pourquoi dans cette section mais présentons auparavant la nature de ce champ sémantique.

Dès lors qu’il s’agit de l’étude des causes de l’ex-Yougoslavie, le nationalisme occupe une place prépondérante. Présenté comme la mise en application d’un projet de création d’un Grand État Serbe réunissant tous les Serbes sur un même territoire, il est fréquemment désigné comme la cause des violences qui ont ravagé l’ex-Yougoslavie (Denitch, 1996; Gow, 2003). Or comme l’on montré certains, si le nationalisme est indiscutablement un facteur d’explication de l’éclosion de la Yougoslavie, ce n’est pas tant par une volonté d’implémenter un projet de création d’une Grande Serbie qu’il doit

être considéré, mais bien davantage par les impacts des crises et luttes internes entre ses factions multiples et les tentatives de déstabilisation du régime de Milosevic qu’il devient pertinent d’en tenir compte (Petersen, 2002; Gagnon, 2004). Par exemple, Radislav affirme que :

« Nous étions en dispute avec le gouvernement Milosevic [...]. En plus, nous étions farouchement opposés au communisme. [...] Milosevic était notre pire ennemi et nous devons agir contre lui ».

Les deux grands partis politiques nationalistes serbes du début des années 90 en Serbie étaient autres que le Partis Socialiste de Serbie (SPS) dirigé par Slobodan Milosevic, et le Parti Serbe du Renouveau (SPO), à la tête duquel, Vuk Draskovic. C’est au SPO et à son idéologie que s’affiliaient 3 des 4 individus rencontrés, à savoir Radislav, Nenand et Ivan. Janko, quant à lui, était affilié à une milice pro-Milosevic. Nous reviendrons plus en détail sur le cas de Janko dans la section suivante. Le SPO promouvait à l’époque—1990/1991—un programme monarchiste visant non seulement à remettre sur le trône un roi issu de la famille Karadjordjevic, tel que régnant alors sur le territoire de la 1^{ère} Yougoslavie entre 1921 et 1942, mais aussi retracer les frontières du royaume de l’époque :

« Notre but, en tant que milice, consistait à contribuer, dans un certain sens, à la restauration des frontières de la Serbie telles qu’elles étaient sous le roi [Alexander Karadjordjevic] » (Radislav).

Bien qu’ils ne soient désormais plus affiliés au SPO, Radislav, Nenad et Ivan prônent cependant toujours une idéologie monarchiste. Essentiellement ancrée dans la tradition et le passé mythico-héroïque serbe, elle se résume par la formule de Dubravka Stojanovic qui prétend qu’il est question de « *faire la guerre aux vivants au nom des morts* » (Stojanovic, 1996). À l’époque du déclenchement de la guerre, un objectif récurrent du SPO visait à « rapatrier » sur le territoire serbe tous les « crânes » et « tombes » des héros serbes s’étant battus pour la Serbie au cours des guerres balkaniques de 1912-1918, ainsi que des victimes du régime oustachi croate, allié fasciste des nazis durant la Seconde Guerre Mondiale (Stojanovic, 1996). Un autre élément récurrent de l’idéologie monarchiste et de l’ultranationalisme serbe et auquel les participants font souvent référence est la figure du *tchetnik* et de leur chef, Draza Mihailovic (Tomasevic, 1975)⁸. Les soirées passées en leur compagnie sont régulièrement accompagnées de chants à leur gloire, où parfois le portrait de leur chef est affiché au mur de la cuisine ou du salon.

Mais l’enquête de terrain révèle aussi un *habitus* façonné par des théories mythico-raciales qui, quasi systématiquement, placent le peuple serbe au sommet de l’échelle des populations balkaniques, en cela désigné pour gouverner le territoire. Par exemple, Radislav affirme que :

⁸Originellement, les tchetniks s’affilient à la mouvance patriotique serbe de l’époque des guerres contre l’empire ottoman, au début du 20^{ème} siècle. Mais surtout, cette figure ressort au cours de l’éclatement de la 1^{ère} Yougoslavie, en 1941, avec l’arrivée des nazis, qui, sous le commandement du colonel Draza Mihailovic, visent à restaurer le régime du roi récemment déchu et combattre le communisme et les Partisans de Tito.

« De toutes façons, les Musulmans en Yougoslavie, ça n’existe même pas, il ne s’agit que de Slaves, des Serbes, qui se sont convertis durant l’invasion turque ».

Ivan, au cours d’une discussion informelle, affirme que génétiquement, le type slave serbe, qui descend du Cosaque et de ce qu’il y a de plus « *noble du type russe* », est supérieur aux autres populations de la Yougoslavie du fait de ses origines guerrières. La thématique céleste est également très présente dans le discours de Radislav, Nenad et Ivan. Par exemple, le récit désormais classique du prince Lazar Hrebeljanovic, qui conduisit les Serbes dans la bataille mythique de Kosovo Polje, perdue le 28 juin 1389 revient souvent. Il est question du prince Lazar qui a été approché par le prophète Elija, la veille des combats, à qui il aurait donné le choix de gagner la bataille et remporter le royaume terrestre, ou gagner le royaume céleste avec son peuple—les Serbes—s’il décidait de la perdre, ce qui fût le cas. Ce mythe est extrêmement présent dans l’imaginaire de l’ultranationalisme serbe et parmi les individus rencontrés en particulier qui, dans l’interprétation qu’ils en font, mue le tchetnik en guerrier céleste agissant dès lors sous la bénédiction de l’Église orthodoxe. Cette croyance, à son tour, a transformé les habitudes de vie et les trois individus qui avouent être devenus pratiquants assidus après leur expérience de la guerre, comme l’expliquera Nenad en me montrant les icônes qu’il garde précieusement dans son porte-monnaie en me les décrivant un par un.

Mais l’attitude qui caractérise ces 4 individus ne consiste pas en la stricte projection d’une idéologie nationaliste monarchiste et les séjours passés en Serbie révèlent des scripts différents en fonction de l’endroit où l’on se trouve. Dans la région où ces entrevues ont été menées, le discours et l’attitude de Radislav, Nenad, Ivan et Janko spécifiquement, et de la population locale plus généralement, sont aussi marqués par une crainte de l’étranger (encore trop fortement associé aux bombardements de l’OTAN et à l’inaction internationale lors que la Serbie a du absorber des centaines de milliers de réfugiés serbes suite aux opérations militaires croates—Opération Éclair); un sentiment de méfiance des grandes villes dont Belgrade, alors associée au courant pro-européen; un repli sur des valeurs locales et du terroir (culture de la terre, élevage, communautarisme); un ancrage fort dans des modes de faire des générations précédentes, visant alors à ralentir l’effritement d’une tradition associée à l’idée même de « *serbitude* »—Serbdom—(pratique de la religion, cuisine, éducation) et enfin; un rejet catégorique d’un progressisme en cours d’institutionnalisation dans le pays, notamment à travers les mouvements des droit de l’homme, le féminisme et la tolérance croissante envers l’homosexualité. Tout monarchistes qu’ils soient, Radislav, Nenad, Ivan et Janko ne partagent cependant pas des scripts identiques à leurs confrères belgradois qui, rappelons-le, ont une expérience beaucoup plus éloignée de la guerre que dans les régions frontalières et qui ont essentiellement été témoins plus que protagonistes.

Dans une Serbie économiquement touchée et en pleins pourparlers avec l’Union européenne, la valorisation du tchetnik et le souhait de réintroduire une monarchie peut certes paraître anachronique. Or c’est pour sa valeur endogène qu’il faut interpréter cet univers sémantique, ou *habitus*. Rappelons-le, il constitue un arrière-fond de significations diffuses et partagées par le groupe et dont l’ensemble est à la base de la construction de l’identité et des préférences des membres (Hall & Taylor, 1996). Cet arrière-fond à son tour constitue un réservoir de significations non problématiques à partir

duquel les individus puisent leurs interprétations dès lors qu’ils sont aux prises avec leur environnement—relationnel, politique etc. Selon la terminologie de Rogers Brubaker, leur *attitude* notamment alimentée par un monarchisme nationaliste et son champ sémantique agi telle : « [...] *une structure de perception qui donne forme aux pensées et à l’expérience [...] et qui organise le discours et l’action politique* » (Brubaker, 1996: 7). Mais surtout, et en plus de s’accompagner de scripts qui guident l’action des acteurs, l’habitus crée un ensemble d’attentes réciproques qui, telles des normes, régulent et coordonnent l’action des membres du groupe. En bref, elles participent à l’institutionnalisation et plus spécifiquement à la pérennisation du réseau formé par ces 4 individus. Or ces normes n’ont de valeur que dans leur mise en application et le jeu d’interaction entre ces acteurs et leur communauté, objet de la section suivante.

Mécanismes de pérennisation du réseau : les interactions et l’activité

Qu’il s’agisse de Mueller (2004) ou Weinstein (2007), les paradigmes adoptés dans l’explication de la participation des exécuteurs dans la violence de masse présupposent le choix rationnel et un calcul « coût-bénéfice ». Or l’analyse stratégique a permis une problématisation plus fine de ce paradigme. Si le comportement humain résulte d’un choix rationnel⁹, et donc d’un certain degré de liberté, ce choix s’opère à l’aune d’un horizon interprétatif ou d’une rationalité limités. Dans la section précédente, nous avons montré qu’un tel horizon tenait en grande partie d’une attitude nationaliste monarchiste s’accompagnant de scripts propres au contexte dans lequel ces individus évoluent. Or, à l’évidence, tout nationaliste monarchiste n’a pas participé aux crimes de masse qui se sont produits en Croatie et en Bosnie-Herzégovine. Comme nous l’avons développé ailleurs (Tanner, 2007) un script, aussi extrémiste et nationaliste qu’il soit, n’explique pas à lui seul l’implication des ces individus dans des pratiques de violence de masse. Permettant de développer plus en détail ce point, l’analyse stratégique prétend que la rationalité, ou mécanismes, qui animent un comportement ne sont pas tant indexés à un objectif spécifique lointain—un projet nationaliste grand serbe par exemple—mais bien plutôt à des opportunités et contextes immédiats, et relativement aux individus qui agissent aux côtés l’acteur, les choix qu’ils font et les positions—sociales, politiques, communautaires—qu’ils occupent. Ainsi, les interactions qui caractérisent les acteurs entre eux et avec leur environnement (politique et social), les activités qu’ils mènent, et enfin les positions qu’ils occupent au sein du réseau définies par leur capital (symbolique et matériel) nécessitent une attention minutieuse. Nous verrons que ces trois éléments participent au fonctionnement, et tout comme l’attitude, à la pérennisation du réseau des 4 exécuteurs.

Radislav a été le premier des 4 individus rencontrés et c’est par son entremise que les rencontres avec Nenad, Ivan et Janko ont été possibles. Il entretient des contacts fréquents avec ces trois individus et d’autres co-miliciens qui n’ont pas souhaité participer à l’enquête de terrain. En d’autres termes, son réseau est actif. L’activité et les interactions qui caractérisent ce réseau sont de plusieurs types, tel que révélé par l’enquête de terrain. En premier lieu, sa viabilité est due en grande partie à la

⁹ À de très rares exceptions près—pathologie mentale—comment le comportement humain ne pourrait-il pas être le résultat d’un choix rationnel?

participation conjointe des 4 individus dans des *séquences alternantes d’activités criminelles* de type droit commun et politique au grès de leur trajectoire avant, durant et après la guerre. Radislav explique que :

« Tu sais, avant que je participe à la guerre, nous étions un groupe [d’ici] et nous nous connaissions depuis longtemps. On avait pas mal les mêmes idées sur tout et bien entendu sur la politique. On a fait un peu les 400 coups et plein de conneries avant de s’impliquer [...] et ce sont d’autres gars qui nous ont montré le chemin. Je pense que c’est ce qui nous y a mené; des petits vols. De la petite criminalité, on était endurci ».

La criminalité politique corrèle avec un contexte où une criminalité de type droit commun se développe. Décrivant son activité sur les scènes de nettoyage ethnique, Janko explique que :

« Une fois que le travail était fini [les opérations de nettoyage] on se servait, on prenait ce qu’il y avait dans les maisons ».

Quant au contexte actuel, le matériel révèle que Radislav et Ivan demeurent impliqués dans des « *petites affaires* » (vente-rachat d’immobilier, profits de petits trafics divers) évoluant ainsi en zone grise, sans pour autant que cette activité ne constitue un danger pour des vies humaines, ou du moins qu’elle soit liée à une criminalité politique. Nous n’aurons que très peu d’information sur Nenad qui désormais se déplace à travers les Balkans la majeure partie de son temps. Bien qu’ils demeurent en contact téléphonique fréquent, ses amis ne savent jamais exactement ce qu’il fait. Mais compte tenu de son rôle d’agent de renseignement durant la guerre, nécessitant parfois d’endosser la tenue ennemie et de franchir les lignes de combat, Radislav évoque la possibilité d’activités de repérage dans le cas éventuel d’une nouvelle guerre¹⁰. L’enquête de terrain n’aura pas permis de confirmer cela. De nombreuses photos récemment prises qu’il me montre de ses camarades de guerre, en tenues militaires et aux insignes tchetniks, et avec lesquels il a combattu en Bosnie laissent penser que son réseau ne s’est pas dissout non plus malgré le temps qui les sépare des crimes de masse. Dû à son expérience d’officier dans la JNA avant qu’il ne quitte pour rejoindre le mouvement nationaliste monarchiste, Nenand entraînait les nouvelles recrues avant qu’elles ne participent aux violences de masse. Il mentionnera qu’il a perdu de nombreux amis dans les guerres auxquelles il a participé—Croatie, Bosnie-Herzégovine et Kosovo—et en est encore beaucoup affecté. Quant à Janko, son cas est plus préoccupant du fait qu’il est actuellement impliqué dans un réseau d’activités criminelles sévères de type trafic de femmes entre les pays de l’ancien bloc de l’est et des grandes capitales occidentales.

Un second élément qui ressort de l’enquête en lien direct avec les mécanismes qui caractérisent le réseau des anciens exécuteurs et l’activité qu’ils mènent tient au *capital symbolique* que ces quatre individus détiennent aux yeux de la communauté dans laquelle ils s’insèrent. Le cas de Radislav est le plus intéressant et constitue l’un des membres originels de la milice :

¹⁰ Quant à l’éventualité d’une nouvelle guerre, notamment au regard de l’indépendance du Kosovo, Radislav, et Ivan savent pertinemment qu’ils n’iraient plus combattre, contrairement à Nenad et Janko. Par contre, ils participeraient activement à l’entraînement de la relève m’affirment-ils.

« C’était une catastrophe ce qui se passait en Krajina. Comment ils [le gouvernement de Milosevic] ont pu laisser une chose comme ça arriver ?¹¹ Très rapidement nous nous sommes mobilisés, de manière informelle, pour aller voir ce qui se passait. Nous étions un groupe d’ici [ville où l’enquête de terrain a été menée] et nous sommes partis pour donner un coup de main aux Serbes. L’armée était quasi absente et il a fallu qu’on commence le travail seuls. »

Radislav occupe actuellement une fonction importante à la mairie de la petite ville où nous avons rencontré les participants. Il est le représentant local d’un parti politique qui depuis les élections du 21 janvier dernier détient un nombre de sièges importants au parlement. Le parti qu’il représente affiche une plateforme nationaliste qui détient un écho certain dans la région, comme de nombreuses discussions informelles et meetings politiques auxquels il nous a été possible d’assister lors de la seconde enquête de terrain l’ont révélé, alors que Radislav était en pleine campagne électorale parlementaire. Son identité politique et son statut d’officiel font de Radislav un intermédiaire—*broker*—et ainsi une figure stratégique dans la région du fait qu’il maintient un lien constant entre des préoccupations locales—politiques et matérielles—et des investissements que son parti fait dans la région. Réciproquement, le parti doit « soigner » son électorat dans une région où son programme nationaliste et conservateur détient un fort ancrage populaire. Les fonctions qu’occupe Radislav l’obligent à se déplacer fréquemment et maintenir un contact constant avec la population locale, tissant alors de nombreux liens. Des promesses tenues de son parti de réfection des infrastructures locales par son intermédiaire cimentent d’autant plus le capital dont Radislav bénéficie auprès de la population en tant que son représentant officiel. Lui-même, et à titre privé, s’est investi pour venir en aide à certains alors aux prises avec des problèmes de consommation de drogue. Une rencontre avec l’un d’eux prétend que Radislav lui a aussi trouvé un moyen de se réinsérer, ou du moins réintégrer un réseau social et gagner de l’argent en faisant des « *petites affaires* ».

Radislav entretient également de très bons contacts avec le milieu paysan, majoritaire dans la région, du fait qu’il s’y approvisionne très souvent et en fait la promotion. Certains des paysans rencontrés au cours des séjours ont également participé aux violences en Croatie et en Bosnie-Herzégovine aux côtés de Radislav, Nenad, Ivan et Janko. Dès lors, c’est une trame complexe de liens et d’affiliations qui se révèle au fur et à mesure des enquêtes de terrain qui rassemble, par cooptation ou liens clanico-familiaux, des individus de la communauté d’une grande diversité de milieux et statuts. Mais si Radislav constitue un élément clé de ce réseau, cela s’accompagne aussi par certaines contraintes cependant : payer des verres, régler des litiges entre membres, faire acte de solidarité dès lors que l’un d’eux traverse des difficultés.

Enfin, les interactions entre membres du réseau se caractérisent par ce que les participants nomment le *komsije*. Il s’agit d’un ensemble de normes d’échanges qui à la fois renforcent la solidarité au sein de la communauté—aide aux individus dans la besoin,

¹¹ Il fait référence aux prémisses de la « révolution des troncs d’arbres » qui a suivi la réplique du gouvernement croate aux projets sécessionnistes des Serbes de Krajina sur proposition du SDS. Une série d’incidents se sont produits qui ont mené au conflit ouvert entre Croates et Serbes de Croatie dans le processus d’autonomisation de la Krajina.

participations aux événements heureux et malheureux que peuvent vivre certaines familles—qui ont force régulatrice et qui, par la même occasion, agissent en contrainte sur les individus. Mais il s’agit alors d’un ensemble de pratiques qui institutionnalisent un environnement où l’alternative idéologique et comportementale est réduite et peut provoquer l’exclusion de celui qui en viole les règles. Des stratégies de culpabilisation ou d’humiliation incitent ainsi le respect des codes d’interaction. Mais le *komsije* constitue parfois une ressource qui facilite l’action et permet à des entrepreneurs sociaux comme Radislav d’en tirer bénéfice :

« Les gens me connaissent et ils savent que je suis des leurs. Certains ont perdu de la famille en Bosnie ou en Croatie par la guerre et ils savent qu’ils peuvent me faire confiance car ils m’ont vu agir pour sauver les Serbes. Tu peux comprendre maintenant que, grâce à ma position ici et mon parti politique, je peux te réunir 200 hommes en un rien de temps et intervenir si d’autres Serbes sont menacés ».

Vadim Volkov définit l’entrepreneuriat de la violence—*violent entrepreneurship*—comme « [l’adoption d’] un ensemble de solutions organisationnelles et d’actions stratégiques qui permettent à la violence organisée [...] d’être convertie en argent ou d’autres gains de valeur sur une base permanente » (Volkov, 2002: 27). Bien que les gains escomptés à l’origine—le rapatriement des tombes serbes sur le territoire serbe—n’aient pas été obtenus, l’analyse des interactions entre Radislav, Nenad, Ivan et Janko ainsi qu’avec leur communauté, mais aussi de leur activité présente, montre cependant que les gains permanents sont d’une autre nature. Ces individus ont su convertir une position sociale marginale ante-conflit en un mécanisme mobilisation sociale, criminelle et politique ascendante qui leur confère désormais un statut d’intermédiaire—*broker*—à la croisée des sphères politique, communautaire et criminelle, bénéficiant désormais d’un capital social conséquent aux yeux de leur communauté locale. Ces individus entretiennent des liens dans chacune de ces 3 sphères et possèdent suffisamment de liens et connaissances pour demeurer parfaitement informés de la situation et des changements de conjonctures dans chacune d’elle. À titre anecdotique, lors de la première rencontre avec Janko, son téléphone portable a sonné où quelqu’un l’informait d’une nième arrestation de Ratko Mladic, dans une région non loin du lieu de l’entrevue alors en cours. La nouvelle n’est parue que le lendemain dans la presse serbe et internationale¹².

Conclusion et impact du réseau

L’ethnographie d’un petit groupe de milicien serbes et des relations qu’ils entretiennent avec leur communauté a contribué à la problématique générale de l’analyse de trajectoires de miliciens durant et après la guerre. Partant de l’observation de la présence de liens toujours forts entre ces 4 miliciens et ce, 15 ans après les faits, nous nous sommes particulièrement intéressés au phénomène d’institutionnalisation ou mécanismes par lesquels ce groupe d’individus, ou réseau d’exécuteurs, s’est pérennisé jusqu’à aujourd’hui. L’amitié est certes un facteur explicatif; amitié qui s’est d’autant plus consolidée du fait de l’expérience vécue—sur un mode traumatique par certains d’entre eux—et d’une solidarité intra-groupe qui s’est développée et systématisée autour du

¹² *International Herald Tribune*, “Mladic Reported Close to Surrender”, 22 février 2006.

secret qui caractérise et galvanise à la fois ce petit groupe. Mais la pérennisation du réseau est aussi due à deux types de mécanismes tels qu’ils ressortent de l’enquête de terrain.

En premier lieu, et à travers un cadre théorique inspiré par le néo-institutionnalisme, nous avons montré que ces individus—et cela s’étend aussi à leur communauté immédiate—partagent un arrière-fond sémantique qui les fédère et constitue ainsi une *attitude*, à partir de laquelle ils interprètent leur environnement. Cet univers sémantique crée alors des scripts et attentes réciproques qui, telles des normes, coordonnent les conduites et fixent un cadre qui guide l’action des membres du groupe et fixe les comportements acceptés et prohibés.

En second lieu, et dès lors que l’on tient compte des interactions entre Radislav, Nenad, Ivan, Janko et leur communauté ainsi que des activités qu’ils mènent, il ressort que ce réseau s’est aussi institutionnalisé par l’offre de services à la communauté, essentiellement sous forme de ressources matérielles et sociales. Tel le principe de base de la mafia, ils comblent un manque que l’État et les institutions publiques ne sont qu’à demi en mesure de fournir¹³. La position de Radislav comme intermédiaire entre, d’une part, une région aux prises avec des difficultés économiques et un taux de chômage élevé mais constituant une assise populaire importante pour le programme du parti politique dont il est le représentant locale et, d’autre part, les fonds que ce parti investi sur ses recommandation, font de lui un acteur clé qui bénéficie d’un capital symbolique important.

Mais quel impact ce réseau tel que formé par ces quatre individus et leurs liens avec leur communauté immédiate peut-il avoir dans un contexte démocratique serbe encore fragile? Ce réseau est certes marginal à l’échelle du nombre d’exécuteurs qui ont participé aux crimes de masses parmi lesquels certains détenaient un contrôle nettement plus grand sur le pouvoir central. Or cette enquête de terrain révèle des éléments intéressants et qui s’inscrivent dans des logiques actuelles de précarisation démocratique en Serbie. Cette notion fait référence à l’ensemble de dynamiques qui affaiblissent ou agissent à l’encontre de l’élaboration ou de la consolidation de règles minimales de contrôle de l’exercice du pouvoir et qui, dans leur essence, visent à limiter les abus de l’État et préserver la règle de droit. Ces règles visent également à promouvoir l’idée en vertu de laquelle le pouvoir central respecte minimalement les attentes de la population et ainsi suivre le principe de la légitimité.

Par exemple, une question clé de l’impact de tels réseaux consiste à évaluer la pénétration que ces acteurs peuvent avoir dans différentes sphères de la société—politiques, sociales, économiques. Dans l’état actuel, de nombreuses données prouvent que d’anciens

¹³ À cet égard, le parti auquel est affilié Radislav, Nenad et Ivan a très bien su bénéficier de cette situation en investissant dans les infrastructures de base de la région. Tout comme le dira Radislav à un moment donné : « *Les gens s’en foutent des grandes idées politiques ici, il suffit de leur promettre l’électricité sans interruption et l’eau courante à leur robinets de cuisine et ils sont contents* ».

exécuteurs se sont reconvertis dans des activités criminelles du type crime organisé¹⁴; ou encore, parmi ceux-ci, certains agissent sous le paravent de sociétés privées de sécurité.¹⁵ Si ces sociétés ont parfois servi de lieux de recrutements aux exécuteurs, elles ont également permis à certains de faire valoir de nouveaux *habitus* développés durant leur expérience dans la guerre¹⁶. Mais cette criminalité organisée s’implique parfois dans un type d’activité encore plus inquiétant, dont notamment la dissimulation et d’éradication de toute preuve de participation dans les crimes de masse et du passé. Ces activités apparaissent paradoxalement dans des conjonctures politiques d’ouverture et de rupture avec le principe du régime autoritaire. L’assassinat en 2003 de Zoran Djindjic, premier ministre démocrate du gouvernement ayant succédé à Slobodan Milosevic et qui affichait une volonté de faire la lumière sur les actions du régime de Milosevic en désignant des responsables en est l’illustration même. Selon certains, cet assassinat prouve l’existence de liens que les acteurs politiques de l’ancien régime de Milosevic entretiennent toujours à l’heure actuelle avec le milieu criminel. Par exemple, Vesna Pesic écrit dans *Danas* :

« Zoran [Djindjic] n’a pas été tués par le « clan de Zemun » [groupe criminel organisé de la région belgradoise dont il tire le nom de l’un de ses quartiers], car une telle terminologie signifierait que le Premier ministre était un criminel, un narcotraffiquant de plus s’inscrivant dans la chaîne des nombreux criminels déjà tués. Selon cette théorie, il ne se serait pas agi d’un meurtre politique, et ce ne sont pas des extrémistes qui seraient derrière tout ça, mais des hommes qui, disons, ne respectent pas la loi. Ce n’est absolument pas vrai. Lorsqu’on dit « crime organisé », cela sonne comme étant neutre, car cette réalité existe presque partout, plus ou moins forte. On cache le fait que ce « clan de Zemun » fait partie de l’ancien pouvoir, celui qui a survécu le 5 octobre et qui est passé à l’action. Ce crime organisé est en fait un service organisé par la police et l’armée de Milosevic. Ceux qui commettent des meurtres portent des galons, de colonels et de généraux, qu’ils ont obtenus parce qu’ils tuent »¹⁷.

Mais les tentatives de dissimulation ne prennent pas exclusivement la forme d’assassinats politiques et se manifestent par d’autres logiques. Parmi ces stratégies, l’opposition farouche et un manque de coopération avec toute action de justice s’intéressant au passé de certains est répandue dans le milieu politique serbe mais aussi au niveau local tel que l’enquête de terrain l’a révélé. Par exemple, on peut lire dans un article récent du *Monde* et qui fait état de la condamnation des assassins de Zoran Djindjic, à savoir Milorad Ulemek, dit Legija, et Zvezdan Jovanovic :

¹⁴ Roknic, A., « Serbie : la fin des Bérets rouges », *Danas*, 26 mars 2003; Radic Aleksandar; Bojan Dimitrijevic & Vladimir Jescic, « Serbie : les Bérets rouges restent une menace », *Institute for War and Peace Report*, 21 mars 2003; IWPR, « Mort de Djindjic : éradiquer la pègre ou admettre que la mafia dirige ce pays », *IWPR*, 13 mars 2003; Sunter, Daniel, « Les jours de la mafia serbe sont-ils comptés? », *IWPR*, 18 mars 2003.

¹⁵ South Eastern European Clearinghouse for the Control of Small Arms and Light Weapons (SEESAC), (2005) “SALW and Private Security Companies in South Eastern Europe: a Cause of Effect of Insecurity?”, SEEAC, Serbia and Montenegro, Belgrade.

¹⁶ Le cas de la milice dénommée les « Scorpions », impliquée dans des massacres en Bosnie-Herzégovine, est tout à fait emblématique de cela, tel que l’assistance aux audiences de 5 d’entre eux auxquelles il nous a été possible d’assister au mois de février 2006 à Belgrade l’a révélé. Ces individus travaillent originalement pour une agence de sécurité employée pour surveiller un site pétrolier dans l’ouest de la Serbie. Ce n’est que quelques temps après le début de la guerre en Bosnie qu’ils ont été recrutés et intégrés à la Sécurité d’État serbe.

¹⁷ Pesic, Vesna, « La mort au bout du rêve serbe », *Danas*, 15 mars 2003 : 2

« Le procès est allé à son terme malgré les menaces de mort dont les juges furent l’objet. Malgré les pressions politiques et les demandes de dissolution du tribunal spécial formulées par la frange nationaliste du pouvoir serbe. Ce « procès du siècle », selon la presse de Belgrade, a souligné le fossé qui divise encore la société serbe entre démocrates, héritiers d’un Zoran Djindjic réformateur et pro-européen, d’une part, et les conservateurs nationalistes proches du premier ministre, Vojislav Kostunica, d’autre part »¹⁸.

Aucun élément de l’enquête de terrain n’a fait état d’une quelconque participation dans un assassinat politique ou mis à jour la participation dans un gang tel que le « clan de Zemun ». Cependant, et contrairement aux données généralement disponibles et utilisées pour traiter de cette problématique de l’impact d’anciens exécuteurs toujours en liberté, le matériel à disposition, essentiellement endogène, révèle cependant une pénétration du réseau dans des sphères telle que la quotidienneté du citoyen ordinaire et de la communauté locale. De par le capital symbolique dont ils disposent aux yeux de la communauté locale—notamment dû à l’offre de services et la valorisation d’un contenu sémantique conservateur qui rassure une population rurale inquiète des changements possibles que provoquerait un rapprochement avec l’Europe de l’OTAN—Radislav, Nenad, Ivan et Janko détiennent un pouvoir de manipulation des cadres de référence et les horizons interprétatifs d’une population souvent mal informée des enjeux nationaux et dans la crainte de l’avenir du pays. Par la contrainte qu’ils exercent, ils sont ainsi en mesure d’influencer le cours des événements locaux et surtout de pérenniser un réseau de confiance tel que défini par Tilly (2005).

Dès lors, et dans une région fortement touchée par des problèmes économiques et de chômage, ces logiques de dissimulation rendent toute réforme politique ou du système pourtant nécessaires d’autant plus difficiles que les préférences locales sont tributaires d’une logique de convenance, ou légitimité, sociale qui se traduit par le confinement dans un univers conservateur et traditionnaliste mythique et le soutien aux programmes nationalistes. Dès lors, et si tant et si bien que le terme soit bien approprié, la menace que ces individus constitue pour le processus de démocratisation n’est pas tant directe qu’indirecte dans la mesure où leur neutralisation même ne présumerait pas pour autant la rupture radicale de scripts et attitudes/habitus répandus et perçus comme légitimes au sein de la population.

Enfin, et dans le prolongement de cette communication, il serait intéressant de revenir plus systématiquement sur la dimension de rationalisation *post festum* de ces 4 individus, où le discours et l’attitude affichés visent également à justifier, pour eux-mêmes ainsi que leur entourage—et accessoirement le chercheur que nous étions alors—un investissement injustifiable. Ce discours révèle une sorte d’efficacité symbolique de ces stratégies rhétoriques et ainsi une forme de sublimation.

[0]

Références.

Brubaker, R. (1996). *Nationalism Reframed: Nationhood and the National Question in the New Europe*. Cambridge: Cambridge University Press.

¹⁸ Châtelot, Christophe, « Lourdes peines de prison pour les assassins de l’ancien premier ministre serbe Zoran Djindjic », *Le Monde*, 24 mai 2007.

- Campbell, B., B., & Brenner, A., D. (2000). *Death Squads in Global Perspective: Murder with Deniability*. New York: St. Martin's Press.
- Caspersen, N. (2003). The Thorny Issue of Ethnic Autonomy in Croatia: Serb Leaders and Proposals for Autonomy. *Journal on Ethnopolitics and Minority Issues in Europe*(3).
- Cigar, N. (1995). *Genocide in Bosnia: The Policy of Ethnic Cleansing*. College Station: Texas A&M University Press.
- Collier, P., & Hoeffler, A. (2001). *Greed and Grievance in Civil War*. Washington, DC.: World Bank.
- Denitch, B. (1996). *Ethnic Nationalism: The Tragic Death of Yugoslavia*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Francis, D., J. (2005). *Civil Militia: Africa's Intractable Security Menace?* Burlington, VT: Ashgate.
- Gagnon, J. V. P. (2004). *The Myth of Ethnic War: Serbia and Croatia in the 1990s*. Ithaca: Cornell University Press.
- Gow, J. (2003). *The Serbian Project and its Adversaries: A Strategy of War Crimes*. London: Hurst & Co.
- Hall, P., A., & Taylor, R. C. R. (1996). Political Science and the Three New Institutionalisms. *Political Studies*, 44, 936-957.
- Horowitz, I. L. (2002). *Taking Lives: Genocide and State Power*. New Brunswick (USA): Transaction Publishers.
- Kalyvas, S., N. (2006). *The Logic of Violence in Civil War*. New York: Cambridge University Press.
- Le Shan, L. (2002). *The Psychology of War: Comprehending its Mystique and Its Madness*. New York: Helios Press.
- Mueller, J. (2004). *The Remnants of War*. Ithaca: Cornell University Press.
- Petersen, R. D. (2002). *Understanding Ethnic Violence: Fear, Hatred, and Resentment in Twentieth Century Eastern Europe*. New York: Cambridge University Press.
- Sémelin, J. (2005). *Purifier et détruire: usages politiques des massacres et génocides*. Paris: Seuil, la couleur des idées.
- Stojanovic, D. (1996). The Traumatic Circle of the Serbian Opposition (Gojkovic, Trans.). In Popov (Ed.), *The Road to War in Serbia. Traumas and Catharsis* (2000 ed., pp. 449-478). Budapest: Central European University Press.
- Sulka, J. A. (2000). *Death Squad: The Anthropology of State Terror*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- Tanner, S. (2007). Political Opportunities and Local Contingencies in Mass Crime Participation: Personal Experiences by Former Serbian Militiamen. *Global Crime*, 8(2), 152-171.
- Tilly, C. (2005). *Trust and Rule*. New York: Cambridge University Press.
- Tomasevic, J. (1975). *The Chetniks: War and Revolution in Yugoslavia, 1941-1945*. Stanford: Stanford University Press.
- Volkov, V. (2002). *Violent Entrepreneurs: The Use of Force in the Making of Russian Capitalism*. Ithaca: Cornell University Press.
- Weinstein, J., M. (2007). *Inside Rebellion: The Politics of Insurgent Violence*. New York: Cambridge University Press.

Draft – ne pas citer sans l'autorisation de l'auteur – samuel.tanner@umontreal.ca

Zahar, M.-J. (1999). *Fanatics, Mercenaries, Brigands... and Politicians: Militia Decision-Making and Civil Conflict Resolution*. McGill University, Montreal.